



LA LIBERTE AU BOUT D'UNE GUITARE

*«... Sur le sol
de l'Angola
personne
ne distingue
dans la balle
humide
sur le sable
qui se colle
à l'herbe
qui tourne
sur le sol
la tête
d'un Noir
sanglante
qui roule
sur le sol
de l'Angola. »*

Une voix infiniment triste, mais bardée de sobriété. Qui atteint droit au cœur, comme celle des chanteurs de blues du Mississippi. Mais c'est en portugais que Luis Cilia chante. Du bout de sa guitare, il esquisse le drame angolais, le refus d'en être complice qui fait de lui un

exilé, peut-être à vie. Ses chansons-dénonciations retentissent dans les bidonvilles français, peuplés d'ouvriers portugais que la misère a chassés de chez eux. Chez tous les réfugiés qui, à peine leurs études terminées, ont fui le régime pour ne pas « servir » en Angola, au Mozambique ou en Guinée-Bissao. Même dans les bars de Lisbonne on écoutait son disque avant qu'il soit saisi.

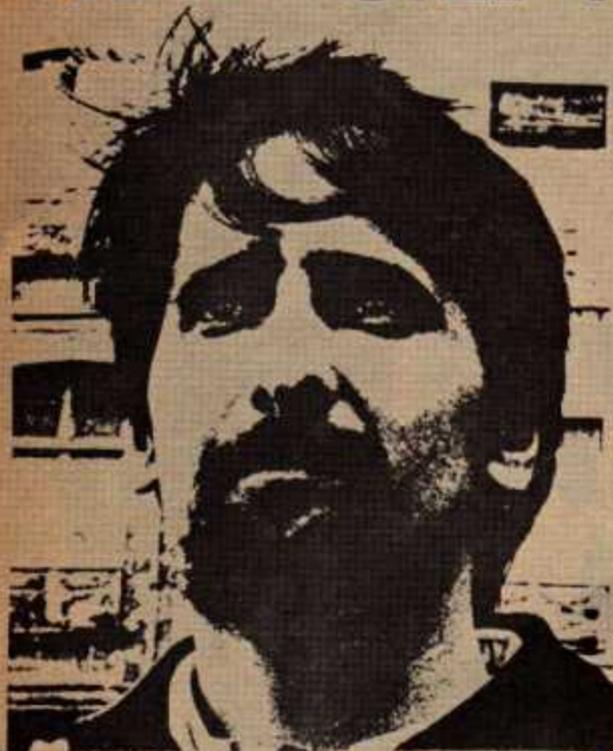
*« Je viens vous dire que je n'ai pas peur
La vérité est plus forte que les menottes
Je viens vous dire qu'il n'y a pas d'exil
quand on a l'âme pleine de poèmes. »*

Avec ce refrain de Manuel Alegere, le jeune déserteur portugais a conquis l'Europe libre. Il chante debout, quasi immobile. Le pinceau du spot accuse son visage buriné et mangé de barbe, comme ceux que prêtaient aux apôtres les sculpteurs des églises romanes. Chanteur engagé ? Bien davantage que l'implique cette étiquette facile. Avant d'entamer en portugais ses poèmes mis en musique, il dénonce en quelques mots ce que le gouvernement se donne tant de mal à cacher.

« Au Portugal, on nous impose un service militaire de

LA POESIE PORTUGAISE
MISE EN MUSIQUE ET CHANTEE PAR

LUIS CILIA



Dimanche 28 Fevrier
à 20h30

Theatre de Poche
Bois de la Combre.

(Location) (49.17.27.)



Du Portugal en France, vers la liberté.

régime doit jouer deux cartes : l'ignorance de la masse et l'isolement des intellectuels. Savez-vous qu'il y a encore 40 p.c. d'analphabètes chez nous ? Comment le petit peuple pourrait-il avoir une conscience politique ? Le paysan qui part se battre en Afrique ne sait pas ce qui l'attend. Ou pire, à force d'endoctrinement, il croit servir une cause noble. Et il s'en revient blessé parfois, ou traumatisé par les ordres qu'il a dû exécuter. Ou à moitié fou comme ceux qui, en Guinée-Bissao passent des années enfermés dans une garnison dont l'ennemi tient tous les abords. Comment contrebalancer l'influence du pouvoir fasciste, éveiller ces gens à la révolte ? Par des écrits idéologiques ? Et tous ceux qui ne lisent pas ? »

— De plus, la censure est très sévère, je suppose ?

« Très subtile surtout. Elle s'attaque aux moyens d'expression de masse, le cinéma, la TV. Mais elle laisse diffuser les poèmes révolutionnaires : le pourcentage est infime de ceux qui achètent des livres de poèmes. Même les écrivains dont l'inspiration est réellement populaire n'atteignent guère les paysans ou les pêcheurs. La chanson elle, ne s'achète pas, touche les moins intellectuels, se fredonne et se répète. »

— Vos tournées à l'étranger poursuivent un autre but ?

« Oui. Susciter des questions, des discussions politiques. C'est qu'avant d'ébranler l'opinion publique, il faut tout un battage publicitaire. Grâce au film « Z », à Theodorakis, aux récits de torture, elle s'est mobilisée contre les colonels grecs. Mais cet enthousiasme est déjà retombé, la mode est passée. Le procès de Burgos a indigné toute la France. Parce que l'Espagne, c'est la cause chérie des intellectuels français. Quant au Portugal, personne ne se démène pour qu'on en parle. »

— Au fond, au nom de l'action effective, vous condamnez le romantisme révolutionnaire ?

« Pas exactement. C'est que... (il sourit comme en s'excusant), je suis moi-même un romantique. Mais je suis écœuré de voir des exilés gaspiller toutes leurs énergies en pérorant dans les cafés. Se dissoudre dans des querelles, des jalousies en perdant le sens des réalités. L'ennui, c'est qu'ils caressent tous l'espoir de devenir un jour ministre. Moi pas. C'est la seule chose qui me sauve pour agir. A ma façon : en chantant. »

Une pause. Luis retrouve son sourire triste, désenchanté, confiant quand même :

« Bien sûr c'est un travail souterrain, bien peu de chose en comparaison de la lutte armée dans le pays même qu'on peut mener quand on reste au pays. Mais il faut briser le mur du silence. Sans perdre de temps. Reprenons l'exemple de Burgos. Ceux qui prirent fait et cause pour les accusés ignorent quasi tous qu'en ce moment se déroule

quatre ans. Qui peut se prolonger jusqu'à six ans. Il se déroule en Afrique, dans les conditions que vous savez. Pour ceux qui refusent cette guerre coloniale, il n'est qu'une solution, à moins de préférer moisir en prison : s'exiler. Peu d'entre nous peuvent profiter d'un passeport pour gagner l'étranger. Il leur faut passer clandestinement les Pyrénées pour se réfugier en France. Avec le risque de rencontrer une patrouille de police dans la montagne. En France même, notre situation était très difficile jusqu'il y a peu : nous ne bénéficions pas de l'asile politique. Nous étions simplement « réfugiés ». Avec interdiction de quitter le pays. »

Depuis quelques semaines, Luis Cilia est autorisé à voyager. Il vient de parcourir l'Allemagne de l'Est, la Suisse, la Hollande, la Belgique. Il projette... une tournée dans les universités espagnoles !

« Bien sûr, c'est risqué. Mais il n'est pas impossible qu'on ne m'expulse pas. Car contrairement à ce que l'on croit, le régime espagnol est malgré tout plus libéral encore que celui du Portugal... »

— Vous croyez que votre « action de troubadour » s'assortisse vraiment d'une action politique ?

« Je le crois. Parce que pour maintenir sa dictature, le



LES CLANDESTINS.

« La vérité est plus forte que les menottes ».

à Lisbonne un procès du même genre, devant un tribunal d'exception. Dix nationalistes angolais — dont le président d'honneur du MPLA, le RP Pinto de Andrade — risquent douze années de prison. Avec la procédure hypocrite qui est la nôtre, ce qu'on appelle les « mesures de sécurité » peuvent d'échéance en échéance, prolonger la peine jusqu'à la perpétuité. C'est une manière de ne pas choquer la sensibilité du grand public. Du reste, nos magistrats n'admettent pas la présence d'observateurs étrangers, qui forcent malgré tout à respecter le « jeu » de la justice. C'est d'abord de ce procès que je viens témoigner à Bruxelles. Si une seule personne entend mon message peu m'importe que j'ai du succès ou non. »

— Vous croyez que la fin de la guerre coloniale est pour bientôt ?

« Le problème des territoires africains est quasi insoluble. Car le Portugal n'est pas un pays colonisateur comme les autres. C'est un pays sous-développé qui vit aux dépens d'un autre pays sous-développé. Toute l'économie portugaise est tributaire de l'étranger : les transports, le téléphone appartiennent aux Anglais. Les vins de porto aussi. Le gouvernement et les « 20 familles » basent leur survie sur leur participation aux grandes sociétés internationales qui ont des intérêts en Afrique. Dans le pétrole angolais, par exemple. Sans aide étrangère comment un pays si pauvre aurait-il pu supporter trois guerres coloniales ? Même en engloutissant, comme il le fait, la moitié du revenu national dans les dépenses militaires. Et le peuple, pendant ce temps, végète misérable-

ment. Le manque de débouchés contraint chaque jour des hommes à l'exode — 150.000 en 1970, suivant des chiffres officiels. Les passagers en fraude, pour faire le « saut » paient des passeurs à des prix exorbitants, s'endettant pour des mois... »

— Sur ce sujet, Christian de Challonges a réalisé un très beau film, dont vous avez fait la musique, je crois...

« Oui. Il s'appelle d'ailleurs « O Salto » — le « saut ».

— Et vous, vous avez passé la frontière pour échapper au service militaire ?

« Oui. J'ai quitté à 15 ans l'Angola où sont établis mes parents, pour faire mes études de sciences économiques. Juste après mes études, j'ai dû m'expatrier. C'est alors que j'ai défini ma forme d'engagement : avec ma guitare, chanter la liberté, sur les paroles des poètes portugais, — Pessoa, Appolinario, Alegere — ou sur les airs des « fados » populaires. »

*« ... Je refuse de servir la violence
bien que le son de ma voix soit impur
mais qu'il me reste au moins la conscience
d'avoir essayé de démolir ce mur... »*

Luis Cilia chantera bientôt cette complainte-là, et bien d'autres, dans notre pays. Au mois de juin probablement, lors de la nouvelle tournée de Roger Domani — qui organisa notre festival pop — à Kinshasa. Vous découvrirez alors que ce poète « engagé » est aussi un merveilleux joueur de guitare. ■